

Un numéro spécial de la revue « les lettres nouvelles » sur les écrivains du Canada

Jean-Guy Pilon

Volume 9, numéro 1 (49), janvier–février 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60617ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pilon, J.-G. (1967). Un numéro spécial de la revue « les lettres nouvelles » sur les écrivains du Canada. *Liberté*, 9(1), 57–59.

un numéro spécial de la revue

"les lettres nouvelles"

sur les écrivains du Canada

Le numéro de décembre-janvier de la revue LES LETTRES NOUVELLES, entièrement consacré aux écrivains du Canada, est passionnant à plus d'un titre. Il présente, avec quelques études d'ensemble fort intelligentes, une suite de textes des poètes et romanciers qui, je crois, donne une assez bonne idée de la littérature actuelle. On peut évidemment regretter certaines absences, mais il faut bien se souvenir que les écrivains canadiens ont à travers le monde la bonne réputation de ne pas répondre aux lettres, même quand ils sont invités à collaborer à un numéro comme celui-là. M. Naim Kattan, pour préparer ce numéro a dû, j'imagine, écrire plusieurs fois à la plupart des auteurs. C'est là principale explication qu'avec l'expérience de toutes ces choses et de leur arrière-plan, j'en suis arrivé à donner aux "absences" comme celles que l'on peut facilement dénombrer dans des numéros de revue comme celui des LETTRES NOUVELLES.

Le travail de compilation de M. Kattan a été remarquable, et il faut reconnaître que sans lui, ce numéro n'aurait jamais existé. Quelques écrivains se sont objectés au titre général de ce numéro (Écrivains du Canada), mais une compilation rapide nous montre que 75 pages sont consacrées à des écrivains de langue anglaise, et 175 à des écrivains de langue française. La proportion est plus que généreuse pour les écrivains de langue anglaise, car si une revue de Londres ou de Prétoria publiait un numéro de cette nature, la part des écrivains de langue française serait sûrement plus réduite.

En lisant cette livraison des LETTRES NOUVELLES on a l'impression, à plusieurs reprises qu'elle a été bâclée. Quelques exemples : on trouve d'impardonnables coquilles à chaque page, les notices bio-bibliographiques ne sont pas toujours justes, les noms de certains auteurs sont modifiés, on parle de Fernande Sainte-Marie pour désigner Fernande Saint-Martin, et de Jacques Basile pour Jean Basile, etc. Les revues françaises nous avaient habitués à plus de rigueur.

Si les textes des écrivains québécois canadiens sont, dans l'ensemble, fort intéressants, on ne saurait dire la même chose de la drôle de préface — elle n'est pas signée, mais on peut soupçonner qu'elle est du directeur de la revue, M. Maurice Nadeau, — où s'accroissent

en cinq pages pédantes un nombre assez remarquable de platitudes et d'inexactitudes sur la littérature canadienne, à l'époque de l'avion à réaction, communément appelé "jet". L'auteur de cette préface affirme qu'avant d'entreprendre ce numéro, il ne connaissait de la littérature canadienne que *MARIA CHAPDELAINÉ*⁽¹⁾ et Mazo de la Roche.

Ce qui ne l'a pas empêché de lire, à l'époque, et je cite : "*les romans traduits de M. Roger Lemelin, quand ils nous furent offerts par des éditeurs parisiens*". On avait bien deviné que M. Lemelin n'était pas Etienne, mais de là à faire traduire ses romans pour les publier en France . . .

Après avoir ainsi affirmé l'étendue de ses connaissances, l'auteur de cette préface — M. Nadeau peut-être — pousse son couplet, conseille les auteurs et établit de brillantes synthèses. Il écrit par exemple : "*S'il est difficile d'être Canadiens pour les écrivains canadiens-anglais, les Canadiens-français ne sont favorisés qu'en apparence*". On croit rêver . . .

Mais il va plus loin et nous donne l'impression d'avoir assisté aux premières séances de la Commission Laurendeau-Dunton, lorsqu'il écrit : "*Il faudrait parler, pour compléter le tableau, des immigrants, venus d'Allemagne, des Pays-Bas, de Scandinavie, d'Ukraine ou de Pologne et qui, s'ils écrivent en anglais, n'ont pas coupé tous les liens avec leur culture d'origine. Il existe une minorité juive dont Mordecai Richler est un des meilleurs représentants. Eux aussi ont du mal à se faire une âme canadienne. C'est qu'il n'existe pas UNE mais DES littératures canadiennes*".

Et nous voilà avec d'autres problèmes !

Plus loin, en parlant des poètes du Québec, l'auteur de cette préface écrit "*Les meilleurs parmi ces jeunes poètes groupés autour de la revue PARTI-PRIS, sont des partisans farouches de l'indépendance du Québec*". On se rend bien compte à ce moment-là qu'il écrit par ouï-dire et qu'il ne sait pas de quoi il parle. La revue *PARTI-PRIS* qui fut, en son temps, excellente et qui a joué un rôle très important ici, n'a jamais prétendu accorder une place prépondérante à la poésie; elle n'a jamais groupé de poètes, même si quelques-uns de ses plus brillants collaborateurs ont été AUSSI poètes. Si on feuillette la collection complète de *PARTI-PRIS*, on constatera que la poésie y a eu une part très restreinte, et que ce n'est que depuis peu qu'on y lit des poèmes. L'auteur de cette préface fait preuve, encore ici, d'un manque d'information assez remarquable et on est en droit de souhaiter que s'il écrit encore

(1) C'est fou ce qu'on aura parlé de Louis Hémon et de *MARIA CHAPDELAINÉ*, en France, depuis six mois. Pour faire un contrepois, il faudrait peut-être que les critiques canadiens, chaque fois qu'ils ont à parler d'un livre français, évoquent *LA CHANSON DE ROLAND* . . . Les choses en sont à ce niveau de bêtise.

sur la littérature québécoise, il se documente autant que lorsqu'il écrit sur la littérature du Pakistan oriental ou de l'Ouganda.

Il faut signaler, dans ce numéro, trois excellentes études écrites par des gens qui, contrairement au préfacier — je suis de plus en plus convaincu qu'il s'agit de M. Nadeau — ne se prennent pas pour Dieu le Père mais savent de quoi ils parlent. Je pense d'abord au texte de M. Kattan sur le roman canadien-anglais, ensuite au texte de M. Marcotte qui écrit notamment : *"Presque tout, au Québec, a un air d'improvisation : nos villes et nos maisons, nos idées, nos politiques, nos livres souvent. Il faut faire vite, à partir de bases manifestement insuffisantes". (...)* *"Chacun sait qu'il faut reconstruire le monde; c'est là, pour les écrivains canadiens-français, une vérité d'expérience immédiate, et qu'ils n'ont aucun moyen d'éluder"*.

Enfin, l'étude de M. Pierre de Grandpré m'apparaît comme le meilleur texte de ce numéro : une remarquable synthèse des lignes de force de la littérature canadienne, des options des écrivains, de leur situation.

On lira aussi dans ce numéro qui est, j'insiste, un document assez remarquable, la préface mise à part, des extraits des prochains romans de M. Hubert Aquin (TROU DE MEMOIRE) et de M. Réjean Ducharme (LE NEZ QUI VOQUE) de même qu'une mise au point de M. Paul Chamberland sur la québécoïté où il écrit en conclusion : *"Il n'est pas un écrivain québécois qui ne vive, de l'intérieur même de son activité, l'atroce déculturation dont son peuple est victime. Car c'est son matériau, la langue, qui est atteint. Nous sommes plusieurs à ne plus pouvoir supporter le mensonge qu'il y aurait à poursuivre la sereine édification d'une oeuvre dans un milieu linguistique et culturel qui en est la négation vivante. Nous sentons, nous savons qu'il en va du sens et de la réalité de notre pratique d'écrivains d'en lier le destin à l'oeuvre de salut et d'achèvement d'un homme : l'homme québécois"*.

JEAN-GUY PILON